

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage Sur Les Bords Du Rhin, Dans L'Automne De 1817,  
Ou Esquisse Des Cours Et De La Société De Quelques  
États D'Allemagne**

**Dodd, Charles Edward**

**Paris, 1818**

Lettre XXI.

[urn:nbn:de:bsz:31-124934](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-124934)

## LETTRE XXI.

Universités allemandes. — Portrait des étudiants. — Leur indépendance. — Université d'Heidelberg. — Son recteur, ses professeurs, ses éphores. — Leur manque d'autorité sur les élèves. — Désordres commis par les étudiants. — Leur patriotisme. — Fréquence des duels. — Amour de l'égalité. — Mécontentement des professeurs contre le gouvernement. — Congrès des étudiants à Warthbourg. — Excès auxquels ils se portent. — Réflexions sur le système des universités. — Improbabilité d'une réforme. — Situation d'Heidelberg favorable à l'étude.

IL est impossible d'imaginer un contraste plus parfait que celui qui existe entre les universités anglaises et allemandes. Dans les premières, les bâtimens gothiques, les collèges magnifiques, les belles bibliothèques, les chapelles, les promenades solitaires, l'uniforme tout à la fois simple et noble, tout rappelle l'antiquité et la splendeur de l'institution. L'université d'Heidelberg est l'une des plus célèbres de l'Allemagne; mais, ainsi que dans toutes les universités allemandes, il n'est pas un monument d'architecture, pas un édifice remarquable qui en dépende. *L'universität Gebäude*, ou bâtiment public, contenant la bibliothèque et les salles où les professeurs font leur cours, est une maison fort ordinaire qu'on prendrait plutôt pour l'habitation d'un simple particulier que pour le temple de la science.



Un Anglais pourrait traverser douze fois la ville, sans remarquer aucunes traces de cet établissement, à moins que le hasard ne lui fit rencontrer une bande de jennes gens à moustaches, dont les cheveux flottent sur leurs épaules, sans cravate, la pipe à la bouche, se donnant en spectacle dans les rues où ils se font remarquer par leur impudence et leur effronterie. Ce sont les étudiants, qui se ressemblent dans toutes les universités, tant par le costume que par le caractère. Il est à peine nécessaire de dire que ce n'est pas un costume académique. Un étudiant allemand, me dit l'un d'entr'eux, dédaignerait de porter un uniforme qu'il n'aurait pas choisi lui-même; et, dans son ardent patriotisme, il cherche, en en donnant lui-même l'exemple, à faire reprendre l'*alt Deutsche Kleidung*, ou l'ancien costume des dignes Allemands du 16<sup>m</sup> siècle. « C'était de zélés » patriotes, et de bons Allemands, et ils » combattirent vaillamment contre l'empereur Charles et contre les princes pour défendre leur liberté. Nous avons besoin d'un » peu de cet esprit aujourd'hui; commençons » par imiter leur habillement, afin d'imiter » ensuite leur conduite, et que tout le monde » suive notre exemple ». Tel est le raisonnement des philosophes indépendans de quatorze à vingt-cinq ans, qui suivent les cours qu'ils veulent, et lorsqu'ils le veulent à l'université.

Toutes les universités sont, à de légères variations près, établies sur le même plan. Elles ne sont pas comme en Angleterre,



composées de colléges, où les étudiants sont forcés de demeurer, et qui forment de grands établissemens sous la direction d'un chef, établissemens qui sont soumis à des réglemens sévères, tant pour la conduite que pour les études des élèves. Une université allemande n'est guères autre chose qu'un endroit où il se trouve une bonne bibliothèque, et une réunion de professeurs qui font différens cours pour ceux qui veulent les suivre. Elle fournit de simples occasions de s'instruire; en profite qui veut; point de contrainte, point de discipline, point de subordination. Le professeur fait son cours, l'étudiant le paye pour cela. Que celui-ci le suive ou non, peu importe, c'est son affaire, et il est entièrement maître du choix. En sortant de la salle, il est aussi indépendant du professeur, qu'un jeune homme l'est de son maître de dessin à la fin de la leçon. Il y a en outre des maîtres particuliers qu'on peut prendre à titre de répétiteurs dans les heures de loisir.

A Heidelberg, l'université se divise en quatre facultés, la théologie, la jurisprudence, la médecine, et la philosophie. Il y a plusieurs professeurs pour chaque branche d'instruction, et un sous-recteur, choisi tous les ans parmi eux, en est le chef effectif. Le grand duc de Bade, dans les états duquel Heidelberg se trouve compris, en est le chef titulaire sous le nom de recteur. Il y a en outre un petit et un grand sénat, choisi parmi les professeurs, le premier s'assemble tous les quinze jours pour régler



les affaires de l'établissement. Quatre *éphores* sont chargés de surveiller les travaux et les mœurs des étudiants, de correspondre avec leurs parens, etc.; mais c'est un emploi fort délicat, et qu'il leur est impossible de remplir efficacement; car ils peuvent bien donner des conseils; mais voilà tout; ils n'ont du reste aucune autorité; et, à l'exception du pouvoir de la police dans les offenses criminelles, les étudiants n'ont aucun frein qui puisse les retenir, et ne sont soumis à aucune espèce de contrôle ou de châtement. Ils peuvent donc impunément négliger leurs études, et, pourvu qu'ils ne violent pas les lois de l'état, se livrer à tous les excès, en dépit du sous-recteur, des éphores et des professeurs.

Les délits qui sortent de ces limites sont jugés, et punis, s'il y a lieu, par la police de l'université: car l'université n'est pas soumise à la police ordinaire du pays; elle a son *amtman*, ou hailli particulier, et ses bedeaux, qui remplacent le bailli et les gendarmes du district. Il en résulte que les excès auxquels les étudiants se portent envers les habitans, en brisant leurs fenêtres, en les insultant dans les rues, sont réprimés très-faiblement par les magistrats de l'université qui les voient souvent avec une satisfaction secrète, les regardant comme des symptômes d'un esprit d'indépendance dont ils espèrent pouvoir profiter quelque jour.

Il n'est pas étonnant qu'avec de semblables facilités, les étudiants donnent presque autant d'occupation aux chefs de la loi, que



les nôtres en donnent à leurs maîtres et à leurs professeurs. Dans quelques universités, ils sont presque autant la terreur du voisinage, que les dignes associés de Robin Hood ou de Rob Roy, l'étaient des habitans des lieux qu'ils choisissaient pour théâtre de leurs exploits. Dans une auberge où je couchai à Manheim, on découvrit le matin qu'un de ces jeunes messieurs s'était évadé par la fenêtre de sa chambre à coucher, en emportant avec lui les draps de son lit. A Heidelberg, où il y a beaucoup de familles nobles et respectables, ils se conduisent un peu mieux que dans les autres villes; et une dame de la ville me dit qu'en général ils étaient « assez tranquilles pour des étudiants ».

Les étudiants logent en chambres garnies, dans les maisons des marchands de la ville; et si leurs supérieurs possédaient quelque autorité sur leur conduite, ce système suffirait pour la rendre illusoire. Ils dînent aux tables d'hôte des auberges pour lesquelles ils sont de bonnes pratiques. Je dinai un jour avec un de mes amis à une table où ils étaient en grand nombre. Leurs manières étaient en général aussi rudes, aussi grossières que leur extérieur l'annonçait. Ils avaient tous l'air d'ouvriers de la dernière classe du peuple; ou de personnes encore moins civilisées. Quelques-uns d'entr'eux étaient pourtant de jeunes nobles; et d'autres avaient les cordons de plusieurs ordres à leur boutonnière. Ils portaient autrefois sur leur bonnet la cocarde de leur pays qui était entre eux une espèce de signe de ralliement



individuel, comme leur costume en était un général. Mais depuis que leur patriotisme national a été encore augmenté par les derniers événemens, les distinctions de pays sont abandonnées, du moins extérieurement. Les associations séparées des étudiants des différens états sont entièrement dissoutes, et ils proclament hautement qu'ils ne forment plus qu'un seul corps d'*Allemands*. Mais il est plus facile d'en prendre le titre que d'étouffer les préjugés nationaux, ou de neutraliser les distinctions de caractère. Le Prussien rusé et subtil ne peut guère vivre en harmonie parfaite avec le lourd Bavaïois ou l'Autrichien flegmatique; et, si les étudiants des différens états se mêlent assez généralement dans leurs parties de plaisir, une querelle, événement qui ne se répète malheureusement que trop souvent, fait renaître aussitôt tous les préjugés, et chacun court se ranger sous les bannières de son pays.

Le nombre des étudiants à Heidelberg fut, pendant le dernier trimestre de plus de quatre cents. Il s'en trouve quelquefois jusqu'à douze cents à Goettingen. Les professeurs d'Heidelberg sont aujourd'hui fort en vogue; et c'est entièrement de leur réputation que dépend le nombre des élèves. Lorsqu'un professeur favori quitte une université, quelquefois près de la moitié des étudiants le suivent.

Les étudiants entrent généralement très-jeunes à l'université; la plupart à l'âge de seize ou dix-sept ans. Car, toute personne



qui désire une place quelconque, devant avoir passé deux ans à l'université, le but des parens est de mettre le plus tôt possible leurs enfans en état d'obtenir une charge publique. A peine sortis du gymnase, les enfans sont donc envoyés sur-le-champ à l'université, plutôt pour remplir cette condition de rigueur que pour étudier. S'y trouvant tout d'un coup leurs maîtres, et exposés à toutes les tentations, ils suivent naturellement le torrent, et se croyant déjà des hommes, ils s'en donnent l'importance, et en imitent tous les vices. Les deux années sont souvent passées dans les excès de la table et du jeu, et en disputes sans cesse renaissantes, plutôt dans l'enivrement de la liberté que par des inclinations vicieuses. Jaloux de leur liberté prématurée, ils en abusent au lieu d'en jouir, et ils sont déjà susceptibles sur le point d'honneur. Des duels continuels en sont le résultat, duels qui abrutissent leurs sentimens sans même exercer leur courage; car ils sont en général très-peu dangereux, au point même quelquefois de devenir très-comiques. Les fiers combattans ont la figure et la poitrine couvertes de carton, et à l'abri sous cette panoplie redoutable, ils se battent en preux chevaliers avec de longues rapières, jusqu'à ce que l'honneur soit satisfait. Le plus souvent il ne faut pour cela qu'une simple égratignure, une seule goutte de sang; quelquefois, cependant, il ne faut rien moins qu'une blessure de telle largeur et de telle profondeur que les seconds sont chargés



de mesurer, et qu'ils doivent déclarer être dans les dimensions convenues.

Les nouveaux venus sont pendant quelque temps assaillis par tous les étudiants qui leur cherchent querelle, et saisissent toutes les occasions de les provoquer, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur valeur d'une manière éclatante, dans l'un de ces combats. Quelquefois les différends, surtout lorsque les parties belligérantes ne sont pas de même nation, se décident par un combat en masse. Ces engagements plus dangereux, se terminent aussi ordinairement par de légères blessures; mais quelquefois les conséquences en sont beaucoup plus terribles. Cependant quoique ces troubles et ces émeutes soient continuels, et que parfois même quelques personnes y perdent la vie, on les tolère, ainsi que beaucoup d'autres excès, dans la crainte d'étouffer l'ardeur patriotique de la jeunesse.

Tous les titres et toutes les distinctions de rang se confondent parmi les étudiants dans le nom commun de *bursch* (camarade); et un jour que je donnais à l'un d'entr'eux quelques détails sur nos universités, lorsque je vins à parler de la distinction de costume accordée aux nobles, mon jeune ami m'interrompit en s'écriant avec feu: « Cela ne serait pas souffert parmi nous; — nous sommes tous égaux; nous ne voulons pas de distinction ». Je ne pus m'empêcher de sourire en réfléchissant qu'après ses deux années, passées dans la liberté la plus absolue, et dans la plus stricte égalité, ce pauvre

jeune  
quelque  
d'ance  
qu'il se  
ses anc  
rang et  
Les  
et je  
toutes  
des uni  
car ce  
où les  
berté  
pour  
nifeste  
semble  
sines. L  
pour é  
tinuell  
qui, q  
plus se  
L'es  
tiques  
turelle  
corron  
doiven  
patriot  
le cost  
Ou bien  
leurs pe

(1) L  
des thé



jeune homme occuperait une petite cure ou quelque charge subalterne sous la dépendance d'un gouvernement despotique, et qu'il se trouverait exclu de la société de ses anciens compagnons par les barrières du rang et de la naissance.

Les théâtres sont défendus à Heidelberg; et je crois qu'en général ils le sont dans toutes les villes d'Allemagne qui renferment des universités (1). Cette mesure est très-sage; car ce ne serait que des lieux de ralliement, où les étudiants pourraient se livrer en liberté à leur penchant pour le trouble et pour le désordre, penchant qu'ils ne manifestent que trop souvent, lorsqu'ils se rassemblent dans les spectacles des villes voisines. Les troupes en ont aussi été éloignées pour éviter les querelles qui éclataient continuellement entre elles et les étudiants, et qui, quelquefois, avaient les conséquences les plus sérieuses.

L'esprit de patriotisme et les folies politiques des étudiants sont la conséquence naturelle de cette même licence effrénée qui corrompt souvent leurs mœurs. La plupart doivent cet esprit aux jeux et aux chansons patriotiques du gymnase où ils singent déjà le costume et les manières de l'université. Ou bien s'ils y viennent directement de chez leurs parens, la transition d'un esclavage et

(1) L'auteur se trompe; à Berlin, à Leipsick il y a des théâtres.

(Note du Traducteur.)



d'une contrainte continuelle à une indépendance illimitée, suffit également pour enivrer de jeunes têtes. Se voyant distingués par des privilèges incroyables de leurs concitoyens qui gémissent courbés sous le joug du despotisme, ils deviennent insolens; et, dans leur puérile extravagance, dont le motif peut-être bon, mais qui porte l'empreinte de l'irréflexion et de la folie, ils veulent devenir les réformateurs de leur pays.

Les professeurs arrêtent rarement, et excitent même quelquefois en secret, ces élans de patriotisme. Malgré leurs privilèges académiques, ils n'oublient pas qu'ils sont soumis aux mêmes exclusions que le reste de la bourgeoisie; ils ne sont reçus ni à la Cour ni dans les cercles de la noblesse; et le petit nombre de personnes qui sont en état d'apprécier leurs talens, n'osent pas les recevoir dans leur société et se conforment à l'usage. C'est une erreur de croire que les savans méprisent ces distinctions puériles; ils en sont souvent plus mortifiés que tout autre; et les professeurs des universités ont la réputation d'être à la fois hautains et mécontents. Deux de celle d'Heidelberg furent arrêtés, il y a quelque temps, par ordre du grand duc de Bade, pour s'être permis des discours trop libres au sujet du rétablissement des états; mais les étudiants demandèrent si hautement qu'ils fussent mis en liberté, que le grand duc qui est un homme faible, abrégea le temps de leur détention.

L'espèce de congrès des universités à Warthbourg en Saxe, dont vous avez peut-



être lu le récit dans les journaux, porta le patriotisme académique à des actes de hardiesse et d'indépendance plus signalés qu'au paravant. Six cents étudiants se réunirent, ayant plusieurs professeurs à leur tête, sur l'invitation de l'université d'Iéna. Cette réunion avait un triple motif; d'abord la commémoration de la bataille de Leipsic et celle de la réformation; et ensuite ce devait être une espèce de congrès ou de conférence parmi les plénipotentiaires des différentes universités. Les jeunes délégués devaient établir des réglemens généraux, faire une loi sur le duel, et former un journal des étudiants pour propager leurs principes et y défendre ce qu'ils appellent leurs droits. Ces jeunes têtes portèrent la santé du grand duc de Weimar, comme le seul prince d'Allemagne qui fût digne de régner; ils firent un auto-da-fé solennel de la queue de crins, ornement militaire favori de l'électeur de Hesse Cassel, du coussinet rembourré qui arrondit la poitrine d'un soldat prussien, et de la canne du caporal qui joue un très-grand rôle dans les rangs autrichiens. Quelques productions de manufactures étrangères furent aussi livrées aux flammes, ainsi que plusieurs ouvrages de Kotzebuë, d'Ancillon, de Dabelow, de Schmaltz, etc., auteurs qui ont beaucoup déclamé contre les sociétés dites patriotiques, et contre les idées prétendues libérales.

Messieurs les étudiants avaient bien choisi le lieu du sacrifice, car partout ailleurs que dans le duché de Weimar, la police aurait joué indubitablement le principal rôle dans



la pièce. Le grand duc, après avoir pris des informations exactes, et s'être convaincu que les professeurs n'étaient entrés pour rien dans ce que cette réunion pouvait avoir eu de séditieux, laissa prudemment tomber l'affaire. Comme émeute politique, elle était plus propre à mettre les princes sur leurs gardes, qu'à leur donner des craintes immédiates; et quelque puéril, quelque mal conçu que fût le moyen employé par les jeunes politiques pour exprimer leurs sentimens, il n'est personne qui ne convienne qu'ils ne firent rien qu'on ne dût raisonnablement attendre du système des universités.

Ceux qui désirent ardemment de voir établir une liberté constitutionnelle en Allemagne, souhaitent que rien ne soit changé à ce système. Ces privilèges extraordinaires qui entretiennent l'effervescence des étudiants et les jettent dans une espèce d'aveuglement, conviendraient beaucoup mieux à la partie de la société plus en état de les apprécier et d'en faire usage sans en abuser; mais en attendant on ne saurait blâmer les Allemands de faire tous leurs efforts pour conserver ces privilèges dans le peu d'endroits où ils existent encore. La plante de la liberté est trop rare dans ce pays, et trop précieuse pour n'être pas cultivée avec le plus grand soin, quoique le sol où elle fleurit, en voulant accélérer sa végétation, épuise quelquefois sa sève active pour lui faire pousser des rejetons prématurés. Conservez-en la semence, et elle pourra se disséminer avec le temps sur un sol mieux disposé pour



la recevoir et la faire fructifier. Tels sont les avantages du système, considéré sous le rapport de la politique ; mais si on l'envisage sous le rapport de son influence sur les talens et sur les mœurs de la génération naissante, je crains bien que la licence effrénée des universités n'ait des inconvéniens beaucoup plus grands que tous les avantages qu'on peut en recueillir. Deux ans de l'époque la plus précieuse de la vie, de celle où le caractère plus souple se plie à toutes les impressions qu'on veut lui donner, passés au milieu des plus grands désordres et de la licence la plus absolue, doivent nécessairement influencer sur le reste de la vie, corrompre les principes, porter atteinte aux mœurs, et endurcir les sentimens. Cet esprit même d'indépendance qui semble si héroïque est trop outré et trop extravagant pour être durable, et comme les extrêmes se touchent toujours, il dégénère et se change en bassesse servile, lorsqu'il se trouve transporté dans l'atmosphère d'une Cour despotique.

Cependant, quels que soient les avantages ou les inconvéniens de ce système, il n'est pas probable qu'on pense jamais à le réformer. La raison en est simple et évidente. Les princes tiennent trop à la célébrité et aux avantages pécuniaires que des universités florissantes procurent à leurs petits états, pour ne pas craindre de rien changer aux réglemens établis. Si l'intérêt des princes n'avait pas été de leur conserver tous leurs privilèges, vous pouvez croire aisément que les universités n'auraient pas échappé au nau-



frage général des constitutions et des droits populaires. Une réforme qui aurait pour but de mettre un frein à la licence des étudiants, exciterait à l'instant même des cris d'indignation qu'il serait presque impossible d'étouffer. A cette violation de leurs anciens privilèges, la moitié des étudiants, excepté ceux qui sont obligés de passer deux ans à l'université de leur propre pays, déserteraient aussitôt, et passeraient dans l'université de l'état voisin où la licence et le désordre seraient encore tolérés. Le petit souverain rival se réjouirait de cette occasion d'agrandir ses collèges aux dépens de ceux de son voisin, et par conséquent se garderait bien de suivre l'exemple de la réforme. Il en est de cette mesure comme de mille autres que l'intérêt public demande, mais auxquelles s'oppose l'intérêt des souverains, ou plus souvent leur vanité. Les rivalités entre les princes sont toujours le fléau de leurs sujets.

Il n'est pas d'endroit qui puisse convenir mieux qu'Heidelberg pour l'étude et pour la méditation. Entourés d'un côté par une chaîne de montagnes pittoresques, les murs de la ville sont baignés de l'autre par le Neckar qui coule majestueusement dans la vallée, tandis que les ruines du château s'élèvent sur des collines couvertes de charmans jardins dont les terrasses, les bosquets et les sombres allées offrent autant de délicieuses retraites pour l'étude. Le château est une masse immense de débris, parmi lesquels on reconnaît diverses sortes d'architecture de

diffé  
suspens  
d'une f  
la mo  
et irré  
traces  
core  
siècle  
Cour



différens siècles, et qui, en quelque sorte suspendues sur le Neckar, sortent du milieu d'une forêt sauvage qui couvre la pente de la montagne. La ville est antique, sombre et irrégulière; on y retrouve à peine quelques traces de la célébrité dont elle jouissait encore vers le commencement du dernier siècle, lorsqu'elle était la résidence de la Cour splendide des électeurs palatins.

et des droits  
rait pour but  
des indians,  
eris d'indi-  
possible d'é-  
eurs anciens  
ins, excepté  
deux ans à  
ys, déserte-  
ans l'univer-  
et le désordre  
tit souverain  
ccasion d'a-  
de ceux de  
se garderait  
réforme. Il  
e de mille  
ande, mais  
souverains,  
Les rivalités  
le fléau de

se convenir  
le et pour la  
ar une chaîne  
murs de la  
r le Neckar  
s la vallée,  
au s'élèvent  
mans jardins  
et les som-  
licieuses re-  
est une masse  
quels on re-  
hitecture de